



DÉBATS

Gagner plus pour... donner plus

Après nous avoir convertis à la cause animale, le philosophe **Peter Singer** veut révolutionner notre façon d'aider les pauvres. Dans son dernier essai, "L'Altruisme efficace", il prône un nouveau système pour éradiquer la misère. Rencontre avec un provocateur

Par ARNAUD GONZAGUE

Il n'est pas exclu que nos enfants et petits-enfants regardent comme des évidences les théories radicales de « l'Altruisme efficace ». Peter Singer s'y penche sur notre manière de donner aux plus pauvres et formule des pistes pour la changer afin de « changer le monde ». Ils sont nombreux (sans doute un peu trop), les penseurs habités par cette

ambition, mais le philosophe australien, 72 ans, n'est pas n'importe qui. Il compte même parmi les rares intellectuels qui peuvent se targuer d'avoir fait évoluer la pensée de toute une civilisation, et il en a conscience : « Je ne suis pas le seul dans ce cas-là, mais oui, j'en suis fier. Quand les gens me disent qu'ils ont arrêté de manger de la viande après m'avoir lu, ou

SOMMAIRE

p. 61

Et si vous faisiez un boulot à la con ?

qu'ils n'ont jamais commencé à en manger parce que leur mère m'a lu, c'est gratifiant. Savoir que la philosophie a ce pouvoir, c'est extraordinaire. » Si le nom de ce grand bonhomme à la voix de baryton, que « l'Obs » a croisé dans un hôtel de La Haye, ne vous dit rien, vous connaissez forcément son héritage intellectuel. C'est en effet, en partie, grâce à son essai culte, « la Libération animale » (1975), qu'une frange croissante de la population occidentale s'est convertie au végétarisme, puis au véganisme (végétarisme qui, en plus de la chair animale, refuse de consommer œufs et lait). Et grâce à lui que la société commence à songer que le bien-être animal n'est pas une tucade pour « amis des bêtes », mais le cœur même d'un combat majeur pour l'égalité des droits, succédant à celui qui, par le passé, a contribué à libérer les esclaves noirs, puis les femmes, puis les homosexuels.

Singer n'a pas inventé la revendication d'égalité entre humains et animaux, qui se trouve déjà sous la plume d'un Jean-Jacques Rousseau au XVIII^e siècle. Il n'a pas davantage forgé le terme « antispécisme » désignant le refus d'une hiérarchie entre le genre humain et les autres espèces animales. Mais, grâce à ses textes au style volontairement accessible, à ses exemples éclairants, le titulaire de la chaire d'éthique de l'université de Princeton a donné à ces concepts une modernité et une « efficacité » médiatique folles. « *Mon but est toujours d'être compris par un large public, explique-t-il. Trop de philosophes écrivent aujourd'hui pour leurs collègues, sans chercher à avoir un impact sur la société. Mais c'est aussi le rôle de la philosophie de stimuler, de soulever des débats, des objections.* » Même si cela prend du temps : pas loin de quarante ans, par exemple, pour imposer la légitimité intellectuelle de l'antispécisme qui, concrètement, reste le fait d'une minorité. Peter Singer, végétarien depuis 1971, s'est quelquefois plaint de la lenteur de ses contemporains à modifier leurs pratiques.

ALLÉGER LA SOUFFRANCE DU MONDE

Dans « L'Altruisme efficace », en apparence, rien à voir avec le bien-être animal. Et pourtant, les familiers de son œuvre y retrouveront leurs petits. Dans les deux cas, Singer nous demande de prendre conscience d'une altérité et du mal que nous lui faisons subir sans y penser, puis de lui faire du bien en y pensant. « La Libération animale » nous alertait sur le fait que des milliards d'animaux vivaient et périssaient dans la souffrance pour finir en steaks, côtelettes et saucisses, et qu'il suffirait que chacun d'entre nous renonce à les consommer pour alléger, à sa mesure, la souffrance du monde. « L'Altruisme efficace » nous demande de tourner nos regards vers une seconde altérité que, collectivement,

Né à Melbourne en 1946,
PETER SINGER,
professeur à Princeton et à l'université
Charles-Sturt en Australie, est
philosophe, spécialisé dans les
questions d'éthique appliquée. Il est
l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages
dont « la Libération animale » (Petite
Bibliothèque Payot, 2012) et,
récemment traduit en français,
« Théorie du tube de dentifrice »
(Goutte d'Or, 2018).

nous préférons souvent ignorer : la pauvreté extrême. Soit ce milliard environ d'humains qui ne mangent pas à leur faim, boivent de l'eau souillée et meurent prématurément faute de recevoir les soins médicaux sur les rudimentaires. Là encore, affirme le philosophe, il suffirait que nous agissions résolument, chacun dans notre coin, pour que les choses changent. Comment? Pas en échafaudant de vastes et généreuses idéologies sur lesquelles nous disserterons encore pendant un siècle, mais en actionnant l'un des rares leviers qui se trouvent à notre disposition : notre compte en banque. Reversons une part de nos revenus aux organisations luttant contre la pauvreté extrême, propose Singer, et celle-ci pourrait être éradiquée.

UNE SORTE D'AUTO-IMPÔT

Quoi, c'est tout? Oui... et non. Car l'adjectif « efficace » qui figure dans le titre de son ouvrage a une importance méthodologique extrême : il ne s'agit pas de verser occasionnellement sa petite obole et de retourner vaquer à ses occupations, mais d'ériger tout un système de don, une sorte d'auto-impôt fixé par chacun, auquel Peter Singer et son épouse, Renata, se sont astreints depuis des décennies. « *Après avoir commencé par verser 10%, puis 25% de nos revenus à des organisations caritatives, ma femme et moi en reversons aujourd'hui un tiers, explique-t-il à 'l'Obs'. Cela ne nous empêche pas de vivre très confortablement.* » Tel est le credo singerien le plus essentiel : rechercher « le plus grand bonheur du plus grand nombre » – devise attribuée à son maître à penser, Jeremy Bentham (1748-1832), inventeur de l'utilitarisme en philosophie. Une école où l'on s'interroge peu sur nos motivations à faire le bien et beaucoup sur leur utilité, c'est-à-dire sur leurs conséquences. « Est-ce que ça marche concrètement? Est-ce que cela pourrait marcher encore mieux? » sont les deux seules questions qui vaillent.

Dans son essai, le philosophe cite d'ailleurs des cas sidérants d'altruistes efficaces qui ont véritablement choisi d'ordonner leur existence autour de l'objectif de donner le plus possible, le mieux possible. Tel un certain Matt Wage, l'un de ses brillants étudiants à Princeton, reçu en doctorat à l'université d'Oxford – autant dire appelé à une belle carrière de penseur – mais qui a préféré travailler dans la finance à Wall Street. « *Avec un revenu plus élevé, il peut donner beaucoup plus, à la fois en pourcentage et en valeur absolue, que les 10% qu'il aurait pu consacrer à ce poste s'il avait été enseignant, écrit Singer. Un an après son master, Matt donnait une somme à six chiffres – pratiquement la moitié de ses gains annuels – à des associations caritatives efficaces. Il était bien parti pour sauver cent vies non pas sur l'ensemble de sa carrière mais en un ou deux ans de vie active.* »



Un comportement digne d'admiration? Sans doute, mais qui soulève aussi quelques objections chez le lecteur. Car l'homme met ses grandes aptitudes au service d'une officine de Wall Street dont on peut estimer qu'elle participe d'un système contribuant aux inégalités et à la pauvreté dans le monde. Ne vaudrait-il mieux pas qu'il reverse moins de dollars, mais gagnés en exerçant un métier « propre »? Singer balaie l'argument d'un revers de main : *« Je suis un penseur de gauche, mais pas anticapitaliste. Le capitalisme a clairement de bons et de mauvais côtés, mais je ne crois pas que nous allions nous en débarrasser dans un futur proche. Par ailleurs, je ne connais aucun système qui soit meilleur. Je suis un réaliste, pas un idéaliste : il faut faire du mieux qu'on peut dans un monde imparfait. »*

Ce pragmatisme très anglo-saxon a de quoi dérouter le lecteur français, imprégné d'une culture catholique mal à l'aise avec la réussite matérielle, et chez qui les intentions éthiques – suis-je un salaud ou un type bien? – importent souvent plus que les résultats quantifiables – combien ai-je sauvé de vies ce mois-ci? Singer, lui, rejette celui qu'il nomme l'« *altruiste déprimé* », autrement dit l'ascète qui se complait en

privations et macérations pour prouver sa vertu. Complétant une phrase de George Fox (1624-1691), le fondateur du mouvement quaker, l'Australien écrit ainsi : *« Nous n'avons pas besoin de sacrifices qui épuisent les gens et les rendent malheureux. Nous avons besoin de gens qui parcourent le monde gaiement. »* On peut bien donner un tiers de sa fortune sans se refuser ce qu'il nomme « *une vie satisfaisante* », c'est-à-dire une existence raisonnablement confortable qui s'accorde, de temps à autre, une pâtisserie dans un salon de thé ou un joli sac à main.

MAXIMISER SON IMPACT POSITIF

Cela ne signifie pas qu'il suffise de donner pour ne plus avoir à se poser de questions, bien au contraire. Par choix politique, ou pour une raison plus « affective », nous avons tendance à privilégier, dans nos largesses, les orphelins de la police, les Restos du Cœur, Greenpeace ou la SPA. Mais, en bon utilitariste, Singer affirme que toutes les causes ne se valent pas, qu'il faut s'efforcer d'échapper à l'« *empathie émotionnelle* » pour « *maximiser son impact positif sur le monde* ». De quelle manière? D'abord en

hoissant des associations qui utilisent à bon escient l'argent qu'elles reçoivent, à l'aide de sites de classements d'ONG comme GiveWell.org, qui mesurent leur rapport coût/efficacité. Avec GiveWell, le donateur ordinaire découvrira ainsi l'existence de causes dont il ne savait rien, comme la lutte contre la bilharziose, une maladie tropicale mortelle affectant 180 millions d'humains, ou la supplémentation en vitamine A pour faire reculer la malnutrition et la cécité en Afrique.

Mais Singer ne serait pas un éthicien de choc s'il ne traitait pas la rationalité jusqu'à ses extrémités les plus dérangeantes (et stimulantes) pour le lecteur. Par exemple, écrit-il, il est préférable de consacrer ses dons au soulagement de la misère dans les pays les plus misérables du globe, celle qui frappe les humains affamés ou touchés par la malaria, plutôt qu'à des pauvres « près de chez nous » – les SDF qui peuplent nos trottoirs occidentaux. « *Il existe un abîme entre être pauvre aux États-Unis et vivre dans l'extrême pauvreté telle que définie par la Banque mondiale, écrit-il de manière un peu glaçante. Il est peu probable que 1000 dollars apportent à une famille américaine pauvre les mêmes avantages qu'à une famille africaine pauvre. Donc [...] nous ferons plus de bien* » en accordant la priorité à la seconde.

VAINCRE LA PAUVRETÉ AVANT DE FINANCER LES ARTS

De même, il est selon lui inepte de financer des œuvres culturelles (musées, théâtres...) quand on sait quelle misère accable la Terre. Ce à quoi il est difficile de ne pas lui rétorquer que si les humains avaient choisi de vaincre la pauvreté avant de financer les arts, nous en serions encore, en matière d'expression esthétique, à la grotte de Lascaux... « *Je ne réclame pas que l'on attende d'avoir fait disparaître la misère pour s'intéresser aux musées*, nous répond-il. *Mais il est peu coûteux de réduire les souffrances, ce qui rend ce projet plus désirable que de financer les musées. C'est très bien, les musées, j'y vais dès que je peux, mais dire que l'humanité a "besoin" d'eux me paraît excessif. Personne n'a besoin de dépenser des dizaines de millions de dollars pour préserver la partition originale d'un concerto de Mozart.* » Remarque vertigineuse... qui pose tout le débat de son « altruisme efficace » : y a-t-il un sens quelconque à comparer des choux et des carottes, et à hiérarchiser l'aide selon qu'on l'apporte à des Africains séropositifs, des femmes violées au cours d'une guerre civile, des autochtones luttant contre la destruction de leur forêt, des enfants des rues cancéreux ou des artistes venus des bidonvilles ? Pour la plupart d'entre nous, évidemment non. Mais la vocation de Peter Singer

“IL EST PEU PROBABLE QUE 1000 DOLLARS APPORTENT À UNE FAMILLE AMÉRICAINE PAUVRE LES MÊMES AVANTAGES QU'À UNE FAMILLE AFRICAINE PAUVRE.”

est de pousser le raisonnement un cran plus loin que vous et moi. En envisageant par exemple qu'on appuie notre réflexion sur des outils « objectifs », comme cet incroyable indicateur développé par l'Organisation mondiale de la Santé, le Daly (pour *disability-adjusted life year*, « espérance de vie corrigée de l'incapacité »). Lequel mesure le fardeau moyen causé par les maladies ou les handicaps en nombre d'années d'espérance de vie perdues. Par exemple, si 1 Daly est égal à une année de vie en bonne santé, alors une année de vie d'un aveugle

(dans un pays pauvre) « pèse » 0,8 Daly, tandis que celle de quelqu'un souffrant de famine vaut 0,5 Daly. En d'autres termes, le même don de 1000 euros soulagera moins, quantitativement, de souffrances s'il cible les aveugles plutôt que les affamés. On peut trouver cette réalpolitik atroce et le lui dire, Peter Singer arbore alors un petit sourire en coin : « *Vous savez, le gouvernement français, comme toutes les bureaucraties du monde, fait ça en permanence. Un arbitrage entre ce qu'il dépense et ce qu'il économise, ce qu'il donne aux uns et retire aux autres. C'est ainsi.* »

On se souvient alors que l'Australien ne déteste pas choquer ses lecteurs, comme quand, dans la première mouture de son essai « Questions d'éthique pratique » (1979), il s'était interrogé sur la possibilité morale d'euthanasier les « *nourrissons défectueux* » (*defective infants*), terme aussi violent en anglais qu'en français et qui avait suscité un tollé général. Pour lui, la réponse est oui. « *Je suis pour qu'on donne le choix aux parents d'avoir recours à l'euthanasie quand ils jugent, en accord avec le corps médical, que leur enfant se trouve dans une situation où la vie qu'il mènera n'en vaut pas la peine, nous précise-t-il. Je ne parle pas ici d'"enfants handicapés", mais de cas de handicaps très sévères.* »

Dans le même essai, il s'était (déjà) livré à une comparaison passablement acrobatique, cette fois entre un humain très lourdement atteint sur le plan cérébral et un animal sensible et intelligent comme le chimpanzé. Il y concluait que « *tuer un chimpanzé est pire que de tuer un être humain qui, du fait, de son handicap mental congénital, n'est pas et ne sera jamais une personne* », tandis que le singe est, lui, une « *personne* ». Une vision qui a horrifié certaines associations de personnes handicapées, lesquelles s'étaient menottées aux bancs de l'université de Princeton quand, en 1998, celui qu'elles qualifient de « *nazi* » y avait été nommé. Singer, juif d'origine autrichienne dont trois des grands-parents ont péri dans les camps de concentration, n'aime pas du tout exhumer ces souvenirs. On lui fait remarquer que c'est le prix à payer quand on est provocateur. Sa réponse est mélancolique : « *Vous savez, si j'aime provoquer quelque chose, c'est la réflexion.* » ■

Le nouvel essai de Peter Singer, « L'Altruisme efficace », publié aux éditions Les Arènes, sera en librairies le 5 septembre.

